

UN PEU DE TOURISME...

Tu nous imagines en vacances sur la Lune ?

Tu nous vois, allant non pas dans ces lieux familiers que nous aimons tant, où nous retournons chaque année, ni dans l'une de ces contrées terriennes que nous nous promettons depuis si longtemps de visiter, mais dans un ailleurs tout différent, dans une apesanteur qui ferait de nous, l'espace de quelques jours ou semaines mémorables, de véritables *cosmopolites* – des citoyens du cosmos ?

On peut y rêver, à cet exotisme cosmique. On peut d'autant plus tranquillement y songer qu'il s'agirait de vacances circonscrites, d'un abandon tout provisoire de notre ancrage terrien, dans la parfaite assurance du retour. Le touriste, on le sait, n'est pas un explorateur ni un découvreur. Là où il va, la route est déjà frayée, d'autres l'ont parcourue avant lui, d'autres encore l'emprunteront à sa suite.

Il en est aujourd'hui question, et très sérieusement, de ce *tourisme spatial*. Quelques milliardaires, en effet, ont déjà pu se payer un voyage dans l'espace extraterrestre. Les transporteurs qui les propulsent hors de notre planète sont notamment des entreprises qui se sont construites sur les dernières ruines de la bipartition du monde entre capitalisme et communisme : l'état de délabrement économique de la station spatiale soviétique Mir a conduit à la fondation de MirCorp, une société commerciale qui s'était engagée à envoyer dans l'espace le premier touriste extraterrien, l'homme d'affaires américain Dennis Tito (après diverses difficultés, ce fut finalement, en avril 2001, la compagnie Space Adventures qui s'en chargea, elle qui travaille actuellement à développer la possibilité de faire le tour de la Lune sur un vaisseau Soyouz, pour cent millions de dollars). Seuls quelques autres *happy few* ont pu suivre cette voie

pour l'instant, mais l'on parle déjà de la démocratisation des virées hors de notre globe.

Combien serons-nous, bientôt, à chercher nos loisirs dans un hôtel sur orbite ? Certains, comme Robert Bigelow, magnat de l'hôtellerie américaine et fondateur de la compagnie Bigelow Aerospace, ont déjà acheté les brevets de la NASA pour des habitats gonflables qui sont testés dans l'espace. C'est ainsi que notre planète s'enfle, elle aussi, c'est ainsi qu'elle s'étend au-delà de sa sphère et de son atmosphère, vers un dehors depuis lequel elle peut également se regarder.

Quoi de plus beau, quoi de plus sublime, dit-on, que la Terre vue du ciel ?

*

Alors même que l'on fêtait récemment les quarante ans de la mission spatiale Apollo 11, les mots célèbres de son commandant, Neil Armstrong, semblent vieillir : « C'est un petit pas pour un homme, mais un bond de géant pour l'humanité » (*that's one small step for a man, one giant leap for mankind*), déclarait-il en posant le pied sur le sol lunaire, le 21 juillet 1969. J'avais pour ma part trois ans et je n'ai aucun souvenir d'avoir assisté à la retransmission de ce petit pas géant. Une infime et pourtant immense foulée balbutiante qui est sans doute vouée, désormais, à être répétée : emboîter le pas au premier homme qui a marché sur la Lune, c'est un geste qui, peu à peu, est destiné à être à la portée d'innombrables touristes de l'espace.

Ils pourraient bien s'arrêter au cours de leur visite, avec une émotion de circonstance, devant la plaque que les pionniers ayant frayé la voie ont déposée sur la Lune, ornée de ces phrases : « Ici, des hommes de la planète Terre ont pour la première fois posé le pied sur la Lune, en juillet 1969 après Jésus-Christ. Nous sommes venus en paix au nom de toute l'humanité. » (*Here Men From The Planet Earth First Set Foot Upon the Moon, July 1969 A.D. We Came in Peace For All Mankind.*) Peut-être – qui sait ? – ces touristes extraterrestres auront-ils également l'occasion de voir, agrandis, les innombrables « messages de bonne volonté » (*goodwill messages*) gravés en miniature sur un disque de silicone qui, laissé lui aussi en dépôt sur l'astre lunaire, porte jusqu'à aujourd'hui l'énoncé des inten-

tions pacifiques des chefs d'État de soixante-treize pays terrestres. Parmi lesquels figurent, pêle-mêle, ceux du dictateur roumain Nicolae Ceaușescu, du président du Sénégal Léopold Sedar Senghor ou du pape Paul VI, préfacés en quelque sorte par les déclarations de quatre présidents américains – celle de Lyndon B. Johnson étant la plus emblématique : « L'espace devra être une avenue vers la paix » (*space shall be an avenue toward peace*).

Comment entendront-ils, les touristes interplanétaires à venir, des mots comme *peace* ou *mankind* ? Comment liront-ils de tels concepts, que nos prédécesseurs dans l'apesanteur ont tenu à graver au seuil de l'inconnu, à déposer sur ce qui était alors l'ultime frontière ?

La paix, l'humanité : ces mots ou ces concepts – comme nous le verrons avec deux grands penseurs de la limite, Emmanuel Kant et Carl Schmitt – sont eux-mêmes limitrophes. Car la paix selon Kant, la véritable paix qui ne serait donc pas qu'une simple trêve entre deux guerres, la paix *perpétuelle* est en effet une idée régulatrice qui ne fait que reculer à l'horizon à mesure qu'on croit s'en approcher, comme si elle ne pouvait être pensée qu'à *la limite*¹. Et l'humanité selon Schmitt, l'humanité comme telle, c'est ce qui n'a pas d'ennemi, dit-il, *du moins sur cette planète*, du moins sur la Terre : comme si la notion même d'humanité impliquait au fond, pour être comprise ou définie, un *passage des limites* terriennes².

L'humanité, la paix : deux concepts, donc, qui renvoient l'un à l'autre tout en étant sans cesse renvoyés plus loin, par-delà toute frontière existante. Leur définition ou délimitation serait-elle à chercher au-delà d'un seuil toujours repoussé, dans l'ouverture infinie de l'extraterrianité ?

1. C'est ce que Geoffrey Bennington rappelle avec force dans son beau livre, *Frontières kantienne*s (Galilée, 2000, p. 106) : « Il n'y aura de paix (qui doit être perpétuelle pour être la paix) que dans la dynamique internationale... La paix, pour être perpétuelle, doit perpétuellement différer sa perpétuité. La paix ne peut donc *se déclarer* mais tout au plus *s'annoncer* comme perpétuellement à venir, sous la forme d'une promesse promise à jamais, donc jamais tenue. » Nos lectures de Kant devront beaucoup aux remarquables analyses de Bennington, qui consacre également quelques pages aux évocations kantienne

2. Cf. Carl Schmitt, *La Notion de politique* (1932), traduction française de Marie-Louise Steinhauser, Flammarion, coll. « Champs », 1992, p. 96.

C'est cette *cosmopolitique à perte de vue* que nous nous attacherons à dégager dans les chapitres qui suivent, en nous laissant guider par Schmitt puis par Kant. C'est en lisant de près leurs pages consacrées à la globalisation du globe terrestre que nous entreprendrons une épopée interplanétaire vers des espaces extraterrestres encore inexplorés. Histoire de dessiller également nos yeux de touristes un peu blasés³, en réinscrivant dans le cosmos une altérité radicale qu'il nous restera aussi à repenser, par contrecoup, sur la Terre.

Car elle n'est pas seulement *là-bas*, à venir, elle est *déjà là*, cette altérité extraterrestre : elle demande à être déchiffrée dans les sciences-fictions philosophiques de Kant et de Schmitt. Dans leurs *philosofictions* qui, comme la plaque lunaire déposée par les membres d'Apollo 11, sont encore en attente de leurs lecteurs cosmopolitiques, sur le seuil de l'inconnu.

Des lecteurs dont on ne sait rien, des lecteurs autres, voire *tout autres*.

*

Kant, pour commencer par lui, a en effet parlé des extraterrestres. Et, en le lisant, nous ne pourrions pas ne pas nous demander : à qui s'adressait-il, lorsqu'il essayait de décrire ces habitants des autres mondes qui lui permettraient de nous situer et de *nous définir en retour*, nous les hommes, nous les Terriens, depuis un dehors auquel nous n'avons pas accès, même si nous pouvons désormais circonvenir la Lune, même si nous imaginons déjà sérieusement la colonisation de Mars et d'autres planètes, voire leur *terraformation* qui les transformerait en autant de terres habitables⁴ ?

Je me souviens des visages, des sourires amusés ou incrédules

3. *Intercosmonautes* que nous sommes, nous qui, à défaut de pouvoir nous permettre un tour de Lune, explorons déjà la planète Mars avec des logiciels comme Google Earth.

4. L'idée de *terraformation*, d'*écogenèse* ou de *biosphérisation* (selon le terme français avalisé par le *Journal officiel* du 17 avril 2008), a donné lieu à une vaste littérature, non seulement dans la science-fiction, mais aussi dans des revues scientifiques comme *Science* (où l'astronome Carl Sagan publia en 1960 un article, « The Planet Venus », envisageant l'implantation d'algues afin d'obtenir une réduction de l'effet de serre dans l'atmosphère vénusienne).

dans l'auditoire quand il m'est arrivé de prononcer cette phrase en public : Kant, oui, a parlé des extraterrestres, disais-je. Quelqu'un, une fois, m'a accusé de vouloir faire de la philosophie « sensationnelle ». Comme si je rêvais secrètement de rééditer l'effet de panique qu'avait provoqué Orson Welles, le 30 octobre 1938, avec son adaptation radiophonique de *La Guerre des mondes* sous forme de bulletin d'information⁵. D'autres ont pu croire que j'avais l'intention d'engager une lutte, à partir de la grande tradition philosophique, contre la « désinformation généralisée » ou le « complot » qui, disaient-ils, vise à recouvrir d'une chape de silence les innombrables visitations ou abductions extraterrestres, selon eux avérées. Je dois l'avouer : ces rôles ne me plaisent pas, pas plus que le rôle de « celui qui n'y croit pas ». Ce sont des rôles usés, vus tant de fois dans tant de films et séries, depuis *Les Envahisseurs* jusqu'aux *4400*, en passant par *Rencontres du troisième type* ou *X-Files*... Ne peut-on pas imaginer un autre *casting*, poser autrement la question extraterrestre ?

C'est ce que j'ai commencé à espérer lorsque, lisant Kant, je suis donc tombé un jour, un beau jour, sur des pages décrivant les Martiens ou les Vénusiens avec des détails qui les rendaient presque palpables. Kant, à mon grand étonnement, allait même jusqu'à proposer une sorte de théorie comparative ou de classement de ces êtres vivant sur d'autres planètes, pour ainsi dire une *aliénologie* raisonnée. Toutefois, au-delà de cette découverte qui continue encore de m'intriguer, j'ai surtout fini par me demander : qu'est-ce qui a bien pu conduire Kant à spéculer ainsi sur ces formes de vie inconnues de nous, de nous autres les Terriens ?

C'est vrai, il n'est ni le seul ni le premier à le faire. Il s'inscrit même dans une longue tradition philosophique intéressée à la vie extraterrestre, qu'il m'arrivera d'évoquer⁶.

5. Une panique toute relative et peut-être légendaire, comme le suggère Pierre Lagrange : cf. « La guerre des mondes n'a pas eu lieu », dans le dossier du *Monde diplomatique* (n° 664, juillet 2009) intitulé *Les extraterrestres entre science et culture populaire*.

6. Steven J. Dick la retrace dans *La Pluralité des mondes* (traduction française de Marc Rolland, Actes Sud, 1989 ; le sous-titre de l'édition originale anglaise, parue chez Cambridge University Press en 1982, indique les limites chronologiques de l'enquête : *The Origins of the Extraterrestrial Life Debate from Democritus to Kant*). Michael J. Crowe reprend quant à

Mais, d'une part, cette tradition semble précisément s'interrompre avec lui. Hegel déjà, dans sa *Philosophie de la nature*, affirme que seule la planète Terre est « la patrie de l'esprit » (addition au § 280). Et à partir de là, la grande lignée de la philosophie occidentale paraît être vouée à un *anthropogéocentrisme* à peine troublé, plutôt confirmé par sa mise en question occasionnelle.

Mais surtout, d'autre part, lorsque Kant se tourne vers les extraterrestres, il ne le fait pas – ou pas seulement – en étant poussé par une simple curiosité scientifique de nature encyclopédique. La portée de ses spéculations, ce qui les rend plus actuelles que jamais, c'est qu'elles sont directement et structurellement liées aux enjeux cosmopolitiques de sa pensée. C'est-à-dire à ce que nous serions tentés d'appeler, aujourd'hui, la *mondialisation*⁷.

Tout se passe donc comme si Kant ne pouvait tenir un discours cosmopolite digne de ce nom qu'en étant contraint

lui l'histoire des *aliens* philosophiques là où Dick l'avait interrompue (*cf. The Extraterrestrial Life Debate, 1750-1900*, Dover, 1999), mais il faut bien avouer que le débat, après Kant, semble s'être déplacé de la philosophie à l'histoire des sciences, à l'exception de quelques brèves remarques et *parerga* de Schopenhauer ou de Feuerbach. De ce dernier, on retiendra ces lignes, tirées de *L'Essence du christianisme* : « Il se pourrait bien qu'il y ait, en dehors de l'homme, des êtres pensants sur les autres planètes de notre système solaire (*denkende Wesen auf den übrigen Planeten unseres Sonnensystems*). Mais en supposant de tels êtres, nous ne changeons pas notre point de vue (*verändern wir nicht unsern Standpunkt*)... De fait, nous animons (*beleben*) les autres planètes non pas pour qu'il y ait là-bas des êtres autres que nous, mais pour qu'il y ait plus d'êtres semblables ou analogues à nous (*mehr solche oder ähnliche Wesen, wie wir*). » (*Das Wesen des Christentums*, Verlag Otto Wigand, 1848, p. 17) Nous soutiendrons, avec Kant, exactement le contraire.

7. C'est ce que les travaux historiques de Steven J. Dick et de Michael J. Crowe, mentionnés précédemment, ne prennent pas en compte. Les seuls, à ma connaissance, à avoir pris *philosophiquement* au sérieux les pages que Kant consacre aux habitants des autres mondes, ce sont : David L. Clark, dans un remarquable article intitulé « Kant's Aliens. The *Anthropology* and Its Others » (*The Centennial Review*, vol. 1, n° 2, automne 2001, p. 201-289) ; et, plus récemment, Antoine Hatzenberger (« Kant, les extraterrestres et nous », dans *Kant, les Lumières et nous*, textes réunis par Abdelaziz Labib et Jean Ferrari, Maison arabe du livre, 2008). Je remercie mon ami Élie During pour m'avoir signalé cette dernière étude, qui recoupe en tant de points les hypothèses que j'avais esquissées, à l'invitation de Cyril Neyrat, dans un petit essai qui s'intitulait déjà « Kant chez les extraterrestres. La philosophiction du sujet assiégé » (*Vertigo*, n° 32, 2007).

– souvent malgré lui, comme nous le verrons – de convoquer l’hypothèse extraterrestre. Et c’est pourquoi nous irons débusquer les traces de ces envahisseurs venus d’ailleurs jusque dans certains de ses textes célèbres où leur présence n’a guère été remarquée (il faut dire qu’ils y sont parfois bien cachés).

Toutefois, pour prendre la mesure de ce qui nous attend au fil de nos lectures kantienne, nous devons nous approcher de ses écrits depuis un point de vue qui soit résolument ancré dans la géopolitique actuelle de notre globe globalisé. Autrement dit : s’il est vrai que Kant et ses habitants du cosmos nous parlent des limites de notre planète Terre et de notre humanité, s’il nous reste à déchiffrer dans ces philosophies ce qui pourrait bien s’y loger de notre avenir, nous devons les lire en risquant l’anachronie. Nous devons venir à elles depuis le point de vue des satellites et des voyages interplanétaires que nous connaissons, mais aussi et surtout depuis la question ouverte d’un nouvel ordre mondial qui se configure à partir de la maîtrise et du partage du cosmos. Depuis ce qui se trame sous nos yeux, donc, comme une *guerre des étoiles*.

Or, le grand théoricien de cet ordre mondial ou mondialisé, le grand penseur du partage des espaces – terriens et extraterrestres –, c’est assurément Carl Schmitt. Et c’est pourquoi, avant de pouvoir lire ce qui ressemblera à un singulier récit philosophique intitulé *Kant chez les extraterrestres*, il nous faudra en passer par les réflexions schmittiennes, notamment lorsqu’il y est question des *cosmopirates* et des prises d’espaces dans l’espace⁸.

Bref, c’est seulement après avoir en quelque sorte arpenté les conquêtes spatiales de notre temps, c’est après avoir décrypté dans le sillage de Schmitt les traités internationaux régulant l’exploration des corps célestes que nous pourrons

8. Cf. Carl Schmitt, « Théorie du partisan » (1963), dans *La Notion de politique*, op. cit., p. 289 (Schmitt parle de *Kosmopiraten* et de *Kosmopartisanen*). Cf. également « L’Ordre du monde après la Deuxième Guerre mondiale » (1962), dans *La Guerre civile mondiale. Essais, 1943-1978*, traduction française de Céline Jouin, Ére, 2007, p. 66 sq., sur la « prise d’espace cosmique » (*kosmische Raum-Nahme*). Autant de questions que nous devons revisiter patiemment à partir du *Nomos de la Terre* (1950), traduction française de Lilyane Deroche-Gurcel, révisée par Peter Hagenmacher, Presses universitaires de France, 2001.

prêter l'oreille à la cosmopolitique de Kant et à ses indissociables résonances cosmologiques.

Il nous restera alors à esquisser un ultime mouvement. Un dernier geste qui, à la faveur d'une relecture de la pensée kantienne du beau et du sublime, tentera d'inscrire, dans chacun de nos regards humains et terriens, le tremblement d'une guerre des mondes qui s'y déroule déjà dès qu'on ouvre l'œil pour voir.

La *Critique de la faculté de juger* de Kant, comme l'a montré Hannah Arendt, est en effet d'emblée politique. On pourrait même y voir quelque chose comme une *hyperpolitique*, au sens où le politique déborderait ses limites traditionnelles, son champ supposé pur, pour marquer et régler jusqu'à notre accès même au sensible⁹. Mais si l'on veut bien se souvenir aussi que *kosmos*, en grec, veut dire à la fois l'univers et le bel ornement, alors, avec Kant et les extraterrestres qui ne cessent d'envahir ses écrits, nous nous apprêtons à faire un pas de plus : c'est une véritable *cosmopolitique* qu'il nous faudra inscrire dans l'esthétique, en tant que *cosmétique*.

9. Hannah Arendt (*Juger. Sur la philosophie politique de Kant*, traduction française de Myriam Revault d'Allonnes, Le Seuil, coll. « Points / Essais », 2003) est sans doute la première à avoir montré que, si Kant n'a pas écrit de « Quatrième critique », si ses écrits tardifs ne se rassemblent pas en une véritable « philosophie politique », c'est que celle-ci est contenue, en germe, dans la *Critique de la faculté de juger*, c'est-à-dire dans son « esthétique » (cf. notamment p. 98). – Jacques Derrida, dans *Politiques de l'amitié* (Galilée, 1994, p. 153), parle quant à lui, à propos de Carl Schmitt, d'une « hyper-politisation » qui serait comme le « chiasme d'une double hyperbole » : « Moins il y a de politique, plus il y en a ». À suivre cette logique alogique ou paradoxale, si Kant et Schmitt, comme nous le verrons, sont les théoriciens d'une certaine *fin* du politique, alors ils sont aussi, chacun pour des raisons radicalement différentes, ceux d'une *hyperpolitique* qui politise jusqu'à l'esthétique. Le *partage du sensible* dont parle Jacques Rancière (nous y reviendrons) s'inscrit dans ce sillage, sans toutefois en dégager les enjeux géopolitiques.